



Préface

De bois, de pierre, d'eau et de feu : tel était, en 1995, le titre d'une passionnante exposition des archives départementales d'Ille-et-Vilaine sur l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture à Rennes¹. Depuis cette date, les pans de bois des maisons des Lices et d'ailleurs, les pierres de la place du Parlement ou celles, bien différentes, du quartier des Sacrés-Cœurs et le feu destructeur de 1720 ou de 1994 ont été étudiés par toute une cohorte d'historiens et d'historiens de l'art et de l'architecture inscrivant leurs recherches dans les pas de grands noms comme celui d'André Mussat². Dans le même temps, Rennais et visiteurs de passage pouvaient, jusqu'à il y a peu, saisir la manière dont cette ville avait été façonnée en se rendant à la chapelle Saint-Yves, où une exposition permanente donnait les clefs de compréhension nécessaires.

Mais *quid* de l'eau ? En fait, parmi les contributions au décryptage historico-patrimonial de cette ville, il serait fâcheux d'oublier un ouvrage majeur qui a précédé l'exposition de 1995 et qui relève d'une autre veine que celle évoquée à l'instant. Il s'agissait de la publication en 1994, par les jeunes Presses universitaires de Rennes, de la version remaniée de la thèse de sociologie de François-Xavier Merrien, intitulée *La bataille des eaux : l'hygiène à Rennes au XIX^e siècle*. C'est cet important travail que rééditent, dans une version sensiblement augmentée et illustrée, les mêmes Presses universitaires de Rennes, et qui permet de renforcer notre compréhension de ce que la ville doit à l'eau, sœur ennemie, cachée et discrète, du tonitruant feu qui marque tant l'identité profonde de cette ville³.

À dire vrai, et pour être très honnête, il s'agit ici bien plus qu'une simple réédition et il faut remercier François-Xavier Merrien d'avoir voulu dépasser le XIX^e siècle qui était au cœur de son travail initial pour remonter aux projets d'aménagements de la Vilaine du XVI^e siècle et pour avoir su explorer la question de l'eau plaisir, mais aussi de l'eau paysage, celle de ces peintres parfois aussi oubliés que ce qu'ils ont représenté. Jusqu'à il y a quelques années, le musée des beaux-arts de Rennes présentait dans son parcours permanent plusieurs tableaux de ces petits-maîtres qui avaient trouvé l'inspiration le long des rives boueuses des cours d'eau rennais. Le plaisir de les voir dans ce livre compense en partie le regret de ne pouvoir plus les contempler dans les salles du musée et on dira donc ici que ce beau livre sur Rennes vient en partie suppléer l'absence de musée d'histoire de cette ville, où ces images, assurément plus intéressantes pour l'historien que pour l'amateur d'art, auraient toute leur place.

¹ Stéphane GIBERT, Michel MAUGER, *De bois, de pierre, d'eau et de feu. Quatre siècles d'urbanismes et d'architecture à Rennes (XVII^e-XX^e siècle)*, Rennes, archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 1995.

² André MUSSAT, *Arts et cultures de Bretagne : un millénaire*, Paris, Berger-Levrault, 1979, rééd. Rennes, Éditions Ouest-France, 1995. Sans pouvoir ici citer tous les travaux réalisés, parmi lesquels figurent de nombreux mémoires d'étudiants, signalons la belle synthèse de ces recherches (dont l'horizon dépasse d'ailleurs Rennes) dirigée par Jean-Yves ANDRIEUX, *Villes de Bretagne. Patrimoine et Histoire*, Rennes, Cités d'art de Bretagne/PUIR, 2014. Depuis cette publication le paysage a été en particulier complété par Daniel LELOUP, *Rennes. Une capitale en pan-de-bois*, Morlaix, Skol Vreizh, 2017,

Gauthier AUBERT et Georges PROVOST (dir.), *Rennes 1720. L'incendie*, Rennes, PUIR, 2020, Jean-Yves ANDRIEUX (dir.), *La cathédrale Saint-Pierre de Rennes, VI^e-XX^e siècle. Un panthéon religieux pour la Bretagne*, Rennes, PUIR, 2021, Sophie CHIMURA, « La patrimonialisation de la ville classique : Rennes, XVIII^e-XX^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 129-1, 2022, p. 47-69.

³ Précisons que la Vilaine (signe des temps) a eu récemment droit à son exposition à la Bentinais : Pauline GUIYARD (dir.), *Vilaine, une histoire d'eaux*, Rennes, Écomusée du pays de Rennes, 2018. Signalons aussi la thèse de David GROUSSARD, *La gestion de l'eau dans les villes bretonnes aux XVI^e et XVII^e siècles*, université Rennes 2, 2010.

Mais laissons-là ce qui n'est pas qu'une polémique clochemerlesque et ne boudons pas notre plaisir de voir réunis cette iconographie fluviale de Rennes qui permet de montrer, comme le souligne avec justesse François-Xavier Merrien, une ville qui fut aussi, comme les autres, une ville de pêcheurs, de cavaliers ou encore de lavandières.

Née d'un confluent et lui devant son premier nom, Rennes a longtemps fait de la Vilaine sa porte d'entrée vers toute une partie du monde extérieur. Est-ce parce que la route et le chemin de fer ont dépeuplé les cours d'eau qu'on a un peu oublié ce que la ville doit à ses rivières ? Il est aussi possible que la Vilaine, outre son nom désastreux en termes d'image et n'ayant pas la noble allure de la Loire ou de la Garonne, ait nui à l'appréciation de l'importance de l'eau dans l'histoire de la ville et de sa forme. Et pourtant, pas plus qu'une autre cité, Rennes ne s'est construite sur une page blanche et plate, mais bien en lien avec la topographie commandée par le fleuve, l'Ille et quelques autres ruisseaux plus ou moins oubliés. Dans le Rennes contemporain, l'automobile et plus encore le métro ne contribuent peut-être pas à faire prendre conscience de l'existence de courbes de niveaux, mais ceux qui préfèrent le vélo et autres modes dits doux, sont sensibles aux effets des reliefs sur l'allure de la ville. Et de fait, cette topographie un rien paresseuse – Rennes n'est ni San Francisco, ni Saint-Brieuc – a fait naître une géographie sociale et institutionnelle aux effets durables : le « nord de la Vilaine » non inondable, et donc lieu des élites et des institutions dominantes s'est longtemps opposé au « sud de la Vilaine » inondable et donc peuplé de gens autrefois qualifiés d'« ivrognes et de séditeux ». De là est née une dynamique urbaine qui a perduré bien après que le fleuve eut cessé d'être un réel obstacle : les prisons, l'arsenal, l'aéroport et autres activités consommatrices d'espace voire bruyantes et malodorantes, ont été installées là où ne sont ni la préfecture, ni la cour d'appel, ni le Thabor... liste non exhaustive.

Si les eaux sont relativement peu présentes dans les représentations de la ville, c'est aussi sans doute car elles ont en partie disparu du paysage. C'est ce que montre aussi le livre en reprenant ce qui était le cœur de la première édition qui renvoie à une histoire culturelle mâtinée d'histoire des sciences et de la médecine évoquant les travaux d'Alain Corbin⁴. Ainsi, alors que, dans le paysage historiographique rennais, l'histoire culturelle du XIX^e siècle avait surtout, à la date de parution de l'édition originale, exploré le monde de la musique⁵ et que la thèse de Jean-Yves Veillard, prolongée par le livre d'Hélène Guéné et François Loyer montraient la ville en élévation⁶, le travail de François-Xavier Merrien invite, lui, à s'intéresser aux « mauvaises » odeurs et à regarder vers le bas. Le « bas », c'est d'abord cette Vilaine bientôt encaissée pour ne pas dire emprisonnée dans d'épais murs, mais aussi les zones durablement spongieuses dont il nous reste le nom du « Pré botté » ou les fascinantes photographies de la montée des eaux de 1966. Plus bas encore, ce sont les égouts et leur pendant, les canalisations permettant à l'eau salvatrice de jaillir sur les places et surtout chez soi. Chemin faisant, se pose la question de ce que fut, autrefois, très concrètement, la pollution – qui n'est pas un enfant de notre modernité – et permet aussi de mieux comprendre, par exemple, le recours au cidre,

⁴ Alain CORBIN, *Le Miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Aubier, 1982.

⁵ Marie-Claire LEMOIGNE-MUSSAT, *Musique et société à Rennes aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Genève, Minkoff, 1988.

⁶ Jean-Yves VEILLARD, *Rennes au XIX^e siècle, architectes, urbanisme, et architecture*, Rennes, Éditions du Thabor, 1978 ; Hélène GUÉNÉ et François LOYER, *L'Église, l'État et les architectes, Rennes 1870-1940*, Paris, Norma, 1995.

élément clef là encore du paysage patrimonial rennais. Cette histoire culturelle est donc aussi une histoire sociale et de là économique. De fait, l'image tant mise en avant d'une ville tertiaire et même capitale, ne doit pas masquer que les activités artisanales se rattachant l'eau, un rien méprisées, ont été longtemps le cœur de l'économie rennaise. C'est là un important paradoxe que relève François-Xavier Merrien qui, non sans une pointe d'amusement, en signale un autre : c'est alors que l'eau arrive dans l'espace domestique qu'elle disparaît de l'espace public. Comment ne pas remarquer en effet que les spectaculaires réservoirs des Gallets (1883-1919), point d'arrivée des eaux captées au nord du département, sont contemporains de la couverture de la partie de la Vilaine située devant le Palais du commerce (1911-1913), qui elle-même suit de quelques décennies le comblement du bras sud du fleuve.

Les acteurs engagés dans les débats actuels qui animent la ville sur la redécouverte de la rivière en partie cachée dans le centre-ville, trouveront donc, on l'espère du moins, en lisant ces lignes, de quoi nourrir leurs réflexions. Ils ne seront pas les seuls. Dans la chaleur de l'été 2022, des élus costarmoricains sont en effet venus poser la question de la légitimité des Rennais à venir capter de l'eau située dans leur département⁷. L'eau, ressource qui pourrait devenir rare, même en Bretagne, redevient un enjeu politique. Si on ajoute à cela que le risque d'inondation n'a pas disparu, que se pose la question de l'imperméabilisation des sols, ou encore que les récents aménagements d'espaces dits verts prennent en compte de manière renouvelée l'élément aquatique sous forme de mares destinées à favoriser la biodiversité, on perçoit combien à côté du bois, de la pierre et du feu, l'eau est, ici comme ailleurs et plus que jamais, un important objet d'histoire.

Gauthier Aubert

Professeur d'histoire moderne
Université Rennes 2/UR Tempora

⁷ Yann-Armel HUET et Capucine GILBERT,
« Sécheresse en Bretagne. Rennes puise-t-elle
trop d'eau dans les Côtes-d'Armor? », *Ouest-
France*, 13 août 2022.

Préface à l'édition de *La bataille des eaux* (1994)

Bien que le présent ouvrage dépasse de beaucoup par son ampleur le travail publié en 1994, il a paru intéressant de republier la préface que le grand historien trop tôt disparu Michel Lagrée avait alors rédigée. On le sait, Michel Lagrée était un immense chercheur, dont la hauteur de vue ne le disputait qu'à l'érudition. Reprendre son beau texte est une manière de lui rendre hommage à travers l'hommage qu'il rend lui-même au travail de François-Xavier Merrien. Il y a plus aussi sans doute car le texte de Michel Lagrée permet de mesurer le chemin parcouru par la recherche, et combien les historiens ont travaillé depuis les années 1990. Par-là, on peut aussi contempler les méandres empruntés par la recherche à travers le temps. La postface que François-Xavier Merrien a rédigée permettra même aux plus curieux et aux adeptes de l'archéologie intellectuelle, de voir les sources d'un travail qui en fait se déploie sur un demi-siècle et dont on peut estimer que Michel Lagrée a, avec le brio qu'on lui connaît, rédigé le rapport d'étape. Enfin, le texte de Michel Lagrée, relu trente ans après sa rédaction, est un témoignage de l'évolution du rapport de nos sociétés à l'eau et à l'environnement. D'une certaine manière, et en caricaturant un peu, on dira qu'il est écrit par un homme en voiture, quand les présentes lignes le sont par quelqu'un qui préfère de loin le vélo, mais qui tous deux saluent un troisième qui se trouve, pour leur plus grand bonheur, sur une barque au milieu de ce fleuve mal aimé dont il tient à nous dire toute l'importance sur le long terme.

Gauthier Aubert

Ouvrir un robinet, actionner une chasse d'eau, sont devenus pour nous des gestes quasiment naturels. Nous avons peine à nous remémorer les gestes anciens correspondants, réduits en général à l'état de témoignages littéraires, plus diserts au demeurant sur la corvée d'eau au puits ou à la fontaine, propice à une poésie souvent convenue, que sur l'évacuation des eaux usées. Presque aussi éloignées sont pour nous les images d'exception, exotiques, que la télévision nous offre périodiquement de tel village africain, de tel bidonville latino-américain, de tel camp de réfugiés : alignements de seaux et bidons, peine des porteurs, partages parcimonieux. Aux multiples manipulations de jadis a en effet succédé l'enfouissement dans

des canalisations, mystérieuses et dont nous n'utilisons presque jamais les « regards », dans des conteneurs, dans des bennes à la circulation nocturne. Nous ne pouvons et ne voulons plus entendre les entrechoquements de seaux et de brocs, ni voir ni sentir l'immonde.

C'est la ville du ^{xix}^e siècle qui a été le théâtre d'un changement capital dans la circulation des eaux. Plus que d'hausmannisation, qui évoque une chirurgie plus ou moins radicale dans les tissus urbains anciens, il vaut mieux, dans ce domaine particulier de l'hydraulique citadine, parler de londonisation. C'est en effet dans l'Angleterre, où Harvey avait découvert la circulation sanguine, au ^{xvii}^e siècle, qu'est née l'image métaphorique d'une circulation du même genre dans la ville, telle que définie par l'hygiéniste Ward en 1856 : un système dont la base essentielle est une circulation incessante de l'eau : de l'eau pure qui arrive dans la ville, et de l'eau usagée qui, en perpétuel mouvement elle aussi, sort de la maison et de la ville sans avoir engendré de cloaques ou de réservoirs qui sont [...] des formes congénitales de stagnation pestilentielle. À cette rationalisation s'ajoute l'industrialisation : les quantités d'eau mises en mouvement augmentent, au long de canalisations faites des nouveaux matériaux, avec des vannes actionnables depuis la surface, tandis que s'instaurent un processus de concentration et l'entrée en scène de l'entreprise et des ingénieurs : compagnie, abonnements, factures.

François-Xavier Merrien a choisi ce moment crucial qui permet d'observer comment fonctionne toujours, historiquement, le changement, entre la demande et l'impulsion d'un côté, et les résistances dans le corps social de l'autre. D'où le titre de *Bataille des eaux*, judicieusement choisi. Il ne s'agit pas tant de maîtriser des eaux qui n'ont évidemment pas, sur le site rennais, le caractère sauvage et indompté, cher à Giono, qu'on trouverait sous d'autres cieux. La canalisation de la Vilaine a pris du temps, surtout en débats car ce ne fut pas à proprement parler une prouesse technique. Sa minéralité abrupte refoule tout un petit peuple des berges, cher aux dessinateurs d'autrefois, porteurs d'eau, pêcheurs, lavandières, etc. Si bataille il y a, c'est pour l'eau propre, par l'extension à distance des capacités de collecte, vers des eaux de bassin éloignées (la Minette) et par le drainage et l'évacuation des eaux usées. La bataille se lit aussi, et peut-être surtout, dans les polémiques vivaces ou les résistances sourdes qui ont occupé la scène rennaise au siècle dernier. D'où le double parti suivi par l'auteur. D'abord reconstituer la trame des événements, – l'« histoire bataille », c'est le cas de le dire – en l'occurrence ici les politiques définies, les projets élaborés et mis en œuvre, à un rythme qui peut surprendre par sa lenteur. Ensuite développer, et l'on sent bien que tel est son intérêt essentiel, tout l'arrière-plan anthropologie de cette transformation si capitale du rapport de l'homme à l'eau, au propre et au sale.

L'originalité de l'étude de François-Xavier Merrien réside dans le choix de Rennes, alors que les historiens de l'urbanisme au ^{xix}^e siècle ont souvent concentré leur attention sur les grandes métropoles ou sur les cités industrielles, parcourues en tout sens par les essayistes sociaux du siècle dernier, en Angleterre ou en France. Rennes au ^{xix}^e siècle n'a pas grand'chose à voir avec une grande ville industrielle. C'est une ville moyenne et mixte, entre sa gloire

parlementaire un peu déchu, mais toujours présente par le rôle de la robe judiciaire et des bureaux administratifs, et le marché agricole, qui attire d'ailleurs un flot d'immigrants des campagnes. Ces derniers compensent un ratio démographique, entre naissances et décès, spectaculairement négatif au long du siècle, l'insalubrité de la ville y ayant sûrement sa part. Avec ses nobles et son peuple de dépendants (artisans, domestiques, etc.), la société y est encore partiellement d'Ancien Régime, même si s'observe de plus en plus à partir de la Monarchie de Juillet, la montée irrésistible de la bourgeoisie, en particulier dans les instances éditaires.

Ville de confluent comme l'indiquait son nom antique : Condate ou confluent, elle était par excellence le théâtre d'une civilisation « fongique », encore marquée par la présence d'eaux mal drainées, de rivières, de fossés, un milieu un peu amphibie, propice aux débordements. C'étaient aussi les odeurs et l'insalubrité, liées à la présence d'une multitude d'entreprises artisanales produisant immondices et eaux polluées. On se rappellera que ces dernières ne faisaient pas forcément l'objet de la même répulsion que de notre temps : les tanneurs vantaient les mérites de l'eau chargée d'excréments...

Pour parvenir à l'amorce de la civilisation du confort et de l'hygiène que nous connaissons, il fallut vaincre de multiples réticences qui se cumulaient. Il y avait d'abord les habitudes culturelles, en particulier des classes populaires qui étaient aussi, à l'époque, des classes véritablement pauvres, dans une proportion dramatique. Elles pouvaient rejoindre les prudenances budgétaires d'élus municipaux élus jusqu'en 1848 au système censitaire, donc contribuables avant tout. Ajoutons : contribuables et propriétaires, volontiers réticents devant les « machineries anglaises » de l'hygiène, impliquant des systèmes collectifs où les maisons sont « percées » pour entrer en relations avec le domaine public souterrain. Il y avait enfin l'opposition socio-économique, difficile à imaginer aujourd'hui, entre la ville haute, au nord de la Vilaine, – aristocratique, bourgeoise et les pieds au sec, mais pas à l'abri d'incendies dévastateurs, comme 1720 l'a montré – et la ville basse, au sud, ville du Pré-Botté bien nommé, régulièrement envahie par les crues et domaine des exhalaisons pestilentielles.

La réalisation des différents programmes étudiés par François-Xavier Merrien doit beaucoup, ici comme ailleurs, au volontarisme des hygiénistes, au premier rang desquels l'attachant docteur Toulmouche, qui est un peu à Rennes ce que Guépin est à Nantes, ou Villeneuve-Bargemont et Villermé à d'autres villes. Comme l'ont montré Jean-Pierre Goubert et le regretté Jacques Léonard, deux historiens, surtout le second, aux attaches rennaises, les hygiénistes ont exercé précocement, en France, des pressions sur les pouvoirs publics. Héritiers en cela des Lumières et des Idéologues du début du siècle, ils ont déployé, à une époque où la science médicale en était toujours plus à la prévention qu'à la guérison, des efforts considérables pour faire aboutir la révolution culturelle de l'eau abondante et propre. Il leur a fallu pour cela vaincre de multiples obstacles, comme le retrace avec talent ce livre.

Quand on l'a refermé, il suscite de façon presque irrésistible une mise en perspective. Tout se passe comme si, en effet, la ville de Rennes était vouée, de façon séculaire, à de longs débats, à d'âpres polémiques autour de ses projets modernisateurs. Il y a quelques années, Jean-Baptiste Le Pezron nous avait déjà montré à quel point l'arrivée de l'électricité avait été difficile à Rennes, en partie à cause de la résistance acharnée des compagnies gazières à l'arrivée de l'énergie rivale. Au point que des villes de rang bien inférieur dans la région ont joui de la fée électricité avant la capitale bretonne.

Aujourd'hui, l'agglomération, qui a presque décuplé sa population par rapport au début du XIX^e siècle, étend au loin sa recherche de l'eau nutritive et lustrale dont nous sommes devenus insatiables, et dont les années de sécheresse nous alertent sur la valeur réelle. Mais le grand débat public porte actuellement bien davantage, comme l'on sait, sur le choix opéré en matière de transport en commun en site propre. L'historien ne peut manquer de faire bien des rapprochements avec les polémiques d'autrefois, tout en mesurant bien les différences. C'est la circulation des hommes, entourés de leurs automobiles, qui est devenue aujourd'hui le problème essentiel, pas celle des eaux, dont on peut estimer que le siècle dernier l'a réglé dans ses grandes lignes. Il est vrai que l'époque évoquée par François-Xavier Merrien est aussi celle où les Rennais se déplaçaient presque tous à pied, au long d'une voirie du centre historique qui n'a pratiquement pas changé depuis bientôt trois siècles, et qui est encore notre héritage. À une différence près : en couvrant la Vilaine pour accueillir les voitures, nous avons effacé la frontière socio-topographique qui structurait dans le passé la ville et surtout parachevé le masquage de l'ancien cours d'eau rustique et nonchalant où se mirait, avec des airs de gros village, le Rennes d'autrefois.

Michel Lagrée (1946-2001)
Professeur d'histoire contemporaine
Université Rennes 2